

Richard Stallman, Rousseau et Kant

« Quel est votre philosophe préféré ? » Telle est la question posée par Véronique Bonnet à Richard Stallman, lors d'une récente conférence de ce dernier intitulée « Une société numérique libre ».

Ancienne élève de l'ENS, agrégée de philosophie et professeur de philosophie en classes préparatoires, elle nous propose ici une inédite analogie entre Richard Stallman, Rousseau et Kant.



Richard Stallman, Rousseau et Kant.

Une lecture de sa conférence du 20 septembre à Télécom Paris Tech, par Véronique Bonnet.

« Please sir, who is your favourite philosopher? »

J'inaugure, lors de la conférence de Richard Stallman à Télécom Paris Tech, le 20 septembre, le moment des questions. Comme Richard Stallman, malgré un incident subi par le train qui le ramenait de Nice à Paris a eu la courtoisie, deux heures durant, de s'adresser à nous dans un français très maîtrisé, susceptible d'improvisations, sollicitant de temps à autre une confirmation, je préfère l'anglais, le supposant très fatigué de cette tension que l'on éprouve à s'écarter de la langue maternelle. Je lui demande, donc, dans sa langue, quel est son philosophe préféré, écartant l'énoncé auquel j'avais initialement pensé : « Si vous aviez à vous référer à un philosophe ou à un mouvement de pensée, vous référeriez-vous à la philosophie des Lumières ? »

La réponse de Richard Stallman, dans la démarche généreuse et ouverte qui est la sienne, est formulée dans ma langue : « aucun, je n'ai pas étudié les philosophes ». D'où la suite de ma question: « You seem to be inspirated by french philosophers of the eighteenth century ...Rousseau, Diderot, l'Encyclopédie. » Et Richard Stallman, très gentiment, de répondre à mon endroit que ces références lui disent quelque chose. Je le remercie. Et les questions s'enchaînent, qui expriment aussi bien la gratitude envers le programmeur qui a généré tant d'outils. D'autres intervenants reviennent sur ses propositions de rémunération des artistes et des auteurs. D'autres demandent si vraiment, parfois, la fin ne justifie pas les moyens : avoir recours à un logiciel privateur, de manière temporaire et minimale, pour la bonne cause. Ce que Richard Stallman rejette absolument.

Alors que sa modestie de citoyen du monde exclut chez lui toute esbroufe, toute prétention à brandir la bannière d'une obédience philosophique qui ne serait que poudre aux yeux, Richard Stallman réunit en lui ce que le mouvement des Lumières a fait de mieux : la sympathie, qui fonde le contrat social, et l'intransigeance de qui ne confond pas l'efficacité et l'équité.

C'est la première fois que j'assiste *in vivo* à l'une de ces conférences. Le thème de celle-ci : « une société numérique libre » (« A free digital society »), propose de dissocier deux points de vue. Celui de l'efficacité (« practical convenience » dans l'argumentaire américain.) et celui de la moralité (« in terms of human rights »).

Plutôt que de postuler invariablement que l'utilisation de plus en plus massive du

numérique par les individus est une bonne chose, le conférencier propose de lever une ambiguïté. Entre « bon » et « bon ». Ce qui peut être positif et pertinent dans une « culture du résultat » qui vise essentiellement l'efficacité peut oublier de faire entrer en ligne de compte le respect dû et à l'autre et à soi.

L'argumentaire de cette conférence réactive une dissociation opérée notamment par deux philosophes des Lumières, **Rousseau** et de **Kant**. Et l'intention du mouvement libriste enclenché il va y avoir trente ans par Richard Stallman, programmeur au M.I.T, assume l'héritage de ces pionniers de l'émancipation et du respect.

Rousseau fait la différence entre une habileté technique, intelligible, et une ouverture aux autres, sensible. Chez Rousseau, aussi bien l'endurcissement que la sensiblerie sont bannis, puisqu'il est requis d'affiner la sympathie, cette faculté de « se mettre à la place de l'autre », d'éprouver, en juste proportion, ce qu'il éprouve, pour constituer ce que Kant appellera la « communauté des sujets ». Rousseau voit bien qu'un contrat social requiert une sensibilité effective, appelée sympathie, ou convivialité, pierre angulaire de l'esthétique, de la morale, de la politique de Rousseau. Dès les *Confessions*, Rousseau dit du jeune Jean-Jacques, voleur d'un ruban, quel fut le ressenti cuisant, par le fripon, du désarroi de la servante accusée à sa place.

Ressenti décisif, base de tout respect ultérieur C'est par la sympathie qu'est suggérée une compétence humaine à dépasser les inclinations particulières, pouvoir ainsi éviter ce qui fait mal à tout autre quel qu'il soit, pour se donner la loi de vibrer à l'unisson d'un ressenti jubilatoire et éclairant. Ce qui accable les autres créatures m'accable, ce qui les réjouit me réjouit. Dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*, qui est une partie de son ouvrage sur l'éducation, *l'Emile*, livre qui fut officiellement brûlé à Paris parce que jugé scandaleux, Rousseau se réfère à la voix de la conscience, à un ressenti, un quelque chose au dedans en soi qui ne relève pas d'une ingéniosité, mais de l'évidence d'une appartenance à la communauté des humains.

Kant, lecteur de Rousseau, dans sa *Critique de la Raison Pratique*, dissocie lui aussi l'habileté technique pratique et « la loi morale en moi », impérative, universelle, qui est la voix du devoir. Ce n'est pas parce que je suis intelligent que je serai, pour autant, bon. Ainsi, si je suis ingénieux au point de maintenir mes prérogatives d'être puissant, ce n'est pas pour autant que le principe de mon

action sera respectable. Il conviendra ainsi de dissocier ce qu'on nomme l'intentionnalité (la compétence à connaître et à constituer des rapports efficaces entre moyens et fins), et la contre intentionnalité, qui revient à s'interdire à soi-même de traiter les sujets comme des objets.

Par exemple, dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* Kant est le premier théoricien de l'histoire à élaborer la notion de crime contre l'humanité. En effet, si un gouvernant prive ses sujets d'une éducation propre à les émanciper, refuse de les faire accéder à l'idéal d'autonomie des Lumières, sous le prétexte que la génération montante n'est pas mûre pour la liberté et qu'il convient alors d'ajourner ce projet, un tel comportement ne doit pas être toléré. Même si il prétend se référer à un principe de réalité, un pragmatisme politique.

Le tyran prend le prétexte d'un état du monde factuel, d'une réalité irrépressible pour présenter comme imaginable et tolérable ce qui ne doit l'être en rien : « *Un homme peut certes, pour sa personne, et même alors pour quelque temps seulement, ajourner les Lumières quant à ce qui lui incombe de savoir ; mais y renoncer, que ce soit pour sa personne, mais plus encore pour les descendants, c'est attenter aux droits sacrés de l'humanité et les fouler aux pieds* ».

Ainsi, ces deux philosophes des Lumières, Rousseau et Kant, opèrent une disjonction entre ce qui est opératoire et ce qui est moral. Celui qui s'endurcit au point d'avoir un comportement privateur, pour régner maintenant et toujours, se coupe de la communauté des sujets.

L'empathie de Richard Stallman, que d'aucuns appelleraient « maître en communication », que je préfère nommer, comme le fait Rousseau, « maître en sympathie », a pour enjeu de n'exclure personne d'une société numérique effectivement humaine. Il n'est pas indifférent que le site de Télécom Paris ait précisé : « cette présentation, non technique, sera donnée en français et s'adresse à un large public » : ce qui revient déjà à exclure une approche purement techniciste, élitiste, violente.

Dans nos pratiques contemporaines, qu'elles soient directement sociales, ou sociales à travers le numérique, nous avons à nous confronter à une forme d'évidence, de non vigilance, qui fait disparaître la réflexivité, la confrontation à un dehors, et aussi tout « pas de côté » qui ferait intervenir une interrogation éthique. Machines à voter ? Constitution de dossiers pour savoir qui lit quoi ? La

figure militante d'un Richard Stallman, porteur de l'exigence éthique d'une pratique réfléchie de l'informatique, qui veut déterminer ce qu'elle fera et ce qu'elle ne fera pas, s'inscrit dans la double exigence d'une humilité, attentive, réflexive, consciente des appétits des puissants, et d'une fermeté qui exclut que la technologie tienne lieu de tyrannie.

Il l'a dit ce soir là, à Télécom Paris Tech, et ce fut un moment très beau : « je lutte contre l'oppression, pas contre l'imperfection. »

Crédit photo : Melikamp (Creative Commons By-Sa)